



AMICALE DES
ANCIENS
D'ARAGO

Septembre 2014-Août 2017



Promotion

Louis PRAT

LOUIS PRAT

1861 - 1942

DOCTEUR ÈS LETTRES

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU COLLÈGE CLASSIQUE DE GARÇONS
DE PERPIGNAN DE 1889 À 1922

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



Louis PRAT,
portrait par Lancelot NEY
(avec l'aimable autorisation de
la Médiathèque de Prades)

Avertissement

Ce modeste livret, conçu à l'intention d'élèves de Seconde, est destiné à susciter chez eux l'envie d'approfondir la connaissance d'un homme, en proposant quelques clés pour l'aborder plus aisément.

Consulter, pour des recherches de fond, la Bibliothèque Universitaire de Montpellier III qui abrite, depuis fin 1979, les archives et les bibliothèques des philosophes Charles Renouvier et Louis Prat dont l'action admirable de Gérard Pyguillem, un de leurs meilleurs connaisseurs, et de Ramon Gual, a évité la dispersion.



L'actuelle « Allée Louis Prat », hommage rendu par ses anciens élèves, devenus édiles à la municipalité de Perpignan.

Remerciements à Claire Saquer-Balat, Madeleine Souche (APHPO), Patrice Teisseire-Dufour et La Semaine du Roussillon ainsi qu'à la Médiathèque de Prades pour leur collaboration.

Crédit photo de couverture : Nabil Majdi-Saquer
Rue Noël Peyrevidal, anciennement Carriera de la Pichona Fauria, au pied du château de Foix

Le mot du Président de AAA



C'est en 2003 que, pour la première fois, l'Amicale des Anciens d'Arago, association créée en 1897, attribua le nom d'un ancien élève devenu célèbre à la promotion des élèves rentrant en seconde au lycée Arago de Perpignan.

Il s'agissait de la promotion Joffre, illustre condisciple qui, de 1914 à 1916, dirigea l'armée française et décida des opérations militaires, à commencer par la célèbre « Bataille de la Marne ».

Un siècle après le déclenchement de « la Grande Guerre », votre promotion aurait pu porter son nom, si nous ne l'avions déjà donné.

En relation avec cet évènement terrible, l'AAA a proposé aux instances du lycée de choisir pour vous comme parrain, un ancien enseignant qui exerça toute sa vie au collège de Perpignan devenu par la suite le lycée Arago. Il s'agit du philosophe Louis Prat.

Au travers de ce livret, vous découvrirez qui était ce professeur qui a profondément marqué ses élèves, en leur fournissant les outils intellectuels d'une pensée critique. Louis Prat leur donna les moyens de réfléchir par eux-mêmes et d'aller bien souvent à contrecourant d'opinions partagées par la plupart des gens face à cette guerre si douloureuse qui a bouleversé la société de l'époque.

L'Amicale des Anciens d'Arago est heureuse et fière que ce soit Louis Prat qui honore la promotion 2014.

Robert Blanch



www.anciensdarago.com

Le mot du Proviseur



Chères lycéennes, Chers lycéens,

C'est avec une très grande satisfaction que nous vous accueillons au lycée François ARAGO de PERPIGNAN.

Les enseignants de ce lycée ont formé de nombreux personnages illustres qui ont marqué l'Histoire, l'Esprit de la région et de notre pays.

C'est un honneur pour vous de pouvoir faire votre rentrée au sein de la promotion qui porte le nom de « Louis PRAT », philosophe qui porta haut les valeurs humaines et la réflexion du vivre ensemble.

Sous sa bannière, le lycée dans lequel vous faites votre rentrée, et que vous avez choisi, vous engage à donner le meilleur de vous-même, intellectuellement et humainement.

Nous sommes, à partir d'aujourd'hui, à vos côtés, à votre écoute afin que vous construisiez un parcours digne et ambitieux.



A vos côtés,
Le Proviseur
Pascal Colleu

LYCEE FRANCOIS ARAGO
22 Avenue Président Doumer
BP 60119
66001 PERPIGNAN Cedex
Tél. 04.68.68.19.29 Fax. 04.68.85.24.73



La « très » grande guerre

Août 1914 – Novembre 1918

Grandes lignes concernant les principales phases

Les causes :

La volonté de puissance de l'Empire allemand et de son empereur, Guillaume II.

La volonté de revanche de la France après la défaite de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine.

La méfiance britannique devant l'essor de l'économie allemande.

Les belligérants de la première heure :

Autour de l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Turquie (Triple alliance), l'Italie, jusqu'au début 1915.

Autour de la France, l'Empire russe et le Royaume Uni (Triple entente), l'Italie, à partir du printemps 1915.

Les plans :

Allemagne : le plan Schlieffen consistait à investir le nord de la France et Paris par un mouvement tournant en violant la neutralité belge.

France : Le Plan XVII (c'était le 17^e conçu contre l'Allemagne depuis 1870) consistait à foncer vers l'Est en reprenant au passage l'Alsace et la Lorraine.

Les deux alliances prévoyaient une guerre de mouvement de courte durée, quelques semaines à peine. En tout cas, dès 1909, un économiste anglais Norman Angel estimait que

la guerre, si elle avait lieu, ne pourrait jamais être payée et demeurerait « La Grande illusion », mère d'une infinité d'autres guerres.

Les trois grandes phases

L'irréparable fut commis à Sarajevo le 28 juin 1914 avec l'assassinat par un Serbe de l'héritier de l'empire d'Autriche, l'archiduc François Ferdinand. Avec le jeu des alliances, l'Europe, puis la planète entière, furent en guerre à partir du début du mois d'août 1914, une guerre qui allait durer plus de 4 ans.

a) Guerre de mouvement : août 1914-novembre 1914. Échec du plan Schlieffen, à l'ouest, mais victorieux sur les Russes à Tannenberg, au même moment, à l'est. Du côté occidental, le Plan XVII échoue lui aussi. Les deux armées s'enterrent face à face.

b) Guerre de position : novembre 1914-avril 1918. C'est la « guerre des tranchées » et le front semble gelé malgré des attaques meurtrières. Militaires et civils connaissent de terribles souffrances qui ne peuvent que faire changer les esprits. Rien ne sera plus comme avant, à partir de 1916, pour essayer de se dégager du blocus maritime qui l'étrangle, l'Allemagne accentuera la

guerre sous-marine qui ne pouvait laisser longtemps indifférents les Etats-Unis.

c) Guerre de mouvement : pour en finir, les deux camps reprennent l'offensive au printemps 1918 après que la Russie révolutionnaire a quitté les combats, remplacée par les Etats-Unis (1917). L'Allemagne s'avoue enfin vaincue et l'armistice est signé à Rethondes, près de Compiègne, le 11 novembre 1918.

La peine des hommes et l'aube d'un monde nouveau

Pendant la guerre des tranchées, les belligérants ont tellement souffert des deux côtés que les esprits ont été bouleversés.

Les militaires : Dans chaque camp, a régné l'horreur de la mort partout présente avec la peur au ventre. Les effets des nouvelles armes (gaz de combat, chars d'assaut...) ont choqué les esprits. Rancœurs contre les « planqués du front » (les artilleurs) et les « planqués de l'arrière » (les réformés). Fraternalisations, mutineries, sentiment partagé d'appartenir à un autre monde.

Les civils : La plupart souffrent physiquement et moralement, même si certains profitent de la situation. Les femmes doivent de plus en plus suppléer l'absence des hommes dans de nombreux secteurs de l'économie.

Vers un monde nouveau : Par-delà les nouveaux découpages territoriaux, il faudra tenir compte des

nouvelles mythologies avec des slogans comme « À bas les bolcheviks » qui ont « lâché » les Occidentaux et « Vive les USA » qui sont venus à notre secours. Apparition de régimes forts, de dictatures provisoires pour tenir jusqu'à la fin du conflit.

Les traités et les nouvelles frontières

Le Traité de Versailles (1919) redessine une nouvelle Europe. Un monde nouveau voit le jour, mais comme le craignait, dès 1909, Norman Angel, écrivain et homme politique anglais (prix Nobel de la paix en 1933), c'en est fini de « la Belle époque » et de sa douceur de vivre. On connaîtra cependant le répit des « Années folles » (1920-1930) avant le choc de la grande crise (1929) et la montée des périls (1930-1939).

Jacques Saquer

Prière Pater Noster du soldat en 1916

Notre JOFFRE qui êtes au feu, que votre nom soit glorifié, que votre victoire arrive, que votre volonté soit faite sur la terre et dans les airs.

Donnez-leur aujourd'hui votre poing quotidien ; redonnez-nous l'offensive comme vous l'avez donnée à ceux qui les ont enfoncés, ne nous laissez pas succomber à la teutonisation, mais délivrez-nous des Boches.

Ainsi soit-il.

Jaurès

L'assassinat de Jean Jaurès, le 31 juillet 1914, marqua le basculement de l'Europe dans la Première guerre mondiale. Agrégé de philosophie, écrivain, parlementaire, créateur du Parti socialiste français, Jean Jaurès, né le 3 septembre 1859 à Castres, était un orateur incomparable. Il tenta de toutes ses forces d'arrêter l'engrenage qui conduisit à la guerre.

Il fut assassiné alors qu'il dînait au restaurant du Croissant à Paris. Son

assassin, Raoul Villain, fut acquitté le 29 mars 1919 par la cour d'assises de la Seine.

Avec une lucidité qu'il ne parvint pas à faire partager par la majorité des Français, Jean Jaurès avait prévu les conséquences funestes du conflit. Voici un bref extrait de son discours sur « Les forces de la paix » prononcé devant la Chambre des députés lors de la séance du 20 novembre 1911¹ :



« Quand on parle, quelquefois à la légère, de la possibilité de cette terrible catastrophe, on oublie, messieurs, que ce serait un événement nouveau dans le monde par l'étendue de l'horreur et par la profondeur du désastre. (Applaudissements à l'extrême gauche.)

Et qu'on n'imagine pas une guerre courte, se résolvant en quelques coups de foudre et quelques jaillissements d'éclairs, ce sera, dans les régions opposées, des collisions formidables et lentes, comme là-bas celles qui se produisirent en Mandchourie entre Russes et Japonais. Ce seront des masses humaines qui fermenteront dans la maladie, dans la détresse, dans la douleur, sous les ravages des obus multipliés, de la fièvre s'emparant des malades, et le commerce paralysé, les usines arrêtées, les océans, traversés aujourd'hui en tous sens par les courants de fumée de leurs vapeurs, vides de nouveau et rendus aux solitudes sinistres d'autrefois. (Vifs applaudissements à l'extrême gauche et sur divers bancs.) »

¹ Ce texte est extrait du livre *1914, Jaurès contre la guerre*, discours et écrits présentés et commentés par Jean Sagnes, Éditions Talaia.

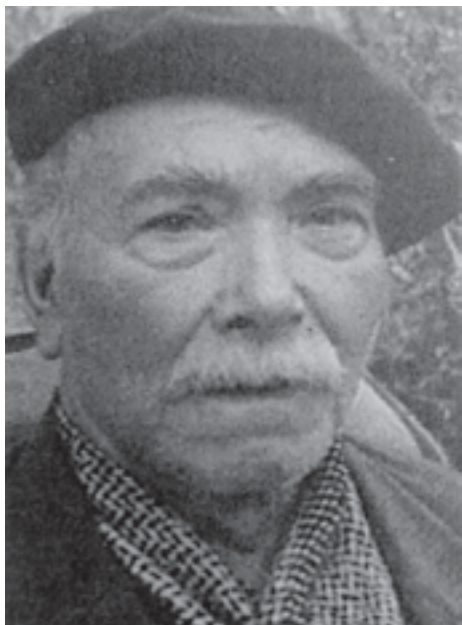
La vie et l'œuvre de Louis Prat

8 mars 1861 : Naissance à Foix dans une vieille famille ariégeoise, rue de la Pichona Fauria, aujourd'hui rue Noël Peyrevidal, au pied du château comtal. Etudes primaires et secondaires dans sa ville natale. Etudes supérieures (Lettres et philosophie) à Toulouse.

1882 : Maître auxiliaire au lycée de Douai (Nord). Il se rend souvent à Paris où Hamelin, spécialiste de Hegel, l'introduit auprès de Charles Renouvier, polytechnicien devenu philosophe, son aîné de quarante - six ans, déjà avantageusement connu pour ses théories néokantiennes et criticistes dont l'influence grandit depuis 1870 auprès des penseurs. Une rencontre capitale qui lie les deux hommes dans leurs préoccupations philosophiques. Leur amitié se renforce dès lors peu à peu.

1882 - 1889 : Renouvier et Prat se retrouvent chaque été. Louis Prat commence à apporter sa contribution au nouvel ouvrage de Renouvier sur *La nouvelle Monadologie* qui prolonge celle de Leibniz. Pour la première fois apparaît chez Prat la notion de « No-lonté » (vouloir ne pas faire quelque chose) qu'il approfondira à partir de 1906 dans une thèse doctorale. Les deux amis partagent une profonde réflexion sur *Victor Hugo poète* et *Victor Hugo philosophe*, lien remarqué par Anatole France.

La santé de Charles Renouvier, né en 1815, se dégrade et nécessite plusieurs cures thermales à Vernet-les-Bains. Les bons effets de ces cures et la douceur du climat roussillonnais poussent Louis Prat à demander et à obtenir sa nomination au collège classique de garçons de Perpignan où Charles Renouvier vient bientôt le rejoindre.



Louis PRAT



Charles RENOUVIER

1889 - 1903 : Louis Prat et Charles Renouvier poursuivent leur collaboration de plus en plus centrée sur des réflexions de psychologie, de morale et de religion. En 1899, ils s'installent à Prades dans la « *petite maison rouge* » du 11, route nationale, aujourd'hui 19, avenue Charles de Gaulle. En dépit de son âge et d'une santé précaire, Renouvier continue à se battre pour l'abolition de la peine de mort, les droits des femmes et la séparation de l'Église et de l'État, dont il ne verra pas l'aboutissement en 1905. Il meurt en effet le 1^{er} septembre 1903 à l'âge de 88 ans, en laissant une dernière œuvre *Le personnalisme* : « *Une religion laïque dont l'objet serait de résoudre le problème du mal, de prêcher le relèvement possible de la personne humaine par le culte de la Justice. Elle opposerait enfin au dieu des théologiens le dieu de la personne morale, le dieu selon la Justice. Cette philosophie – religion, cette religion rationnelle, c'est le personnalisme* ».

1903 - 1922 : Sitôt après la mort de Renouvier, Louis Prat rédige *La fin du sage* qu'il reprendra sous le titre *Les derniers entretiens* en 1930, passée la terrible expérience du « *mal universel* » que fut la guerre de 1914-18. Il devait tenter de retrouver une certaine sérénité en s'essayant à des dialogues de style platonicien sur l'art et la beauté comme *Kaliklès*. Il termine enfin devant la Faculté des Lettres de Paris ses travaux de thèse doctorale *De la notion de substance, recherches historiques et critiques* en 1905, suivis en 1906 d'une thèse principale *Le caractère empirique et la personne, du rôle de la volonté en psychologie et en morale*, où il reprend la notion de « *Nolonté* ».

En 1910 paraissent *Les contes pour les métaphysiciens* qui, selon un contemporain Georges Palante, « *se lisent*



LA PETITE MAISON ROUGE DES PHILOSOPHES
CH. RENOUVIER ET L. PRAT
A PRADUS (Pyr.-Or.)
(Lucien OUVRIÈRE)



LE TOMBEAU DES PHILOSOPHES
CH. RENOUVIER ET L. PRAT
CEMETIÈRE DE PRADUS (P.-O.)

comme un dialogue de Platon, comme une féerie de Shakespeare, comme un dialogue de Renan » en exaltant l'harmonie personnelle, ouvrière d'une harmonie universelle. Voilà qui s'inscrivait clairement contre les horreurs guerrières qui se préparaient. Louis Prat développe ses idées dans ses cours au collège de Perpignan, ainsi que ses dialogues qui lui valent la vénération de ses élèves, bientôt mobilisables.

En 1922, il prend une juste retraite de l'Éducation Nationale, tandis que paraît *La religion de l'harmonie* dont il avait imprégné ses élèves dans ses cours.

1922 - 1942 : Louis Prat peut consacrer les vingt années qui lui restent à vivre à recevoir ses anciens élèves, à correspondre avec eux de sa belle écriture, en reprenant dans de brèves pages, écrites probablement à leur intention, ses conseils de sagesse pratique : *L'Harmonisme* paru en 1927 et *De la nature des êtres* en 1930. On verra plus loin comment ses élèves avaient

vécu ces enseignements au cours de la guerre.

Louis Prat reprend aussi une vieille tradition familiale sous le nom de « *Néo-catharisme* » en écrivant *La légende de Roger d'Albi*, évêque cathare qui célébra, dit-on, le dernier Noël de « *l'Occitanie libre* » le 25 décembre 1243 au château de Roquefixade, près de Foix, avant le terrible épisode du bûcher de Montségur (1244).

Patrice Teisseire-Dufour, qui lui a consacré un superbe article dans *La Semaine du Roussillon* (N° 185 du 10 novembre 1999) nous a rappelé « *qu'avant de mourir, le 31 mai 1942 à 81 ans, Louis Prat avait rencontré à Prades Pablo Casals qui, tous les mercredis, venait jouer dans son salon « El Cant dels Ocells » seul réconfort, en pleine Seconde guerre mondiale, d'un homme qui avait toujours prôné la justice et la paix* ». Le philosophe devait remercier le musicien par un joli conte posthume *Pau Casals ou l'âme de la musique* publié en 1999.



Photo de rentrée de 1916 ou 1917 regroupant les professeurs du Collège classique de garçons de Perpignan : une seule femme parmi tous ces maîtres d'un âge assez avancé, car ceux qui étaient mobilisables se trouvaient sur le front. Louis Prat est debout à gauche avec la canne et Octave Mengel, le troisième à partir de lui. On remarque la présence d'un mobilisé en uniforme, le quatrième en partant de la gauche au troisième rang.

“ La petite maison rouge ”

Ce qu'évoque “ La petite maison rouge ” des philosophes Ch. Renouvier et L. Prat
11, route nationale. PRADES (aujourd'hui 19, avenue Ch. de Gaulle)



Extrait d'une « Épître à Prat » philosophe.

Ah Prat ! Mon ami Prat ! Tu peux faire et parfaire
Ton livre tout vibrant de justice et d'amour,
Tu peux le façonner et la nuit et le jour,
Ce ne sera jamais qu'un jeu fait pour nous plaire.

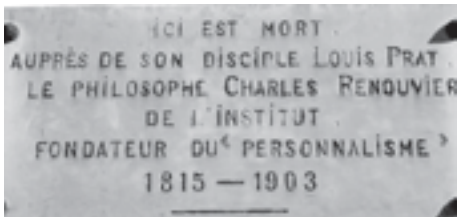
Après ce que j'ai vu de l'orage qui gronde,
Après l'antique effort vers le beau, vers le bien,
Il semble que l'esprit ne serve plus de rien,
Car l'instinct, lui tout seul, règne sur ce bas monde.

La pensée des dieux, que l'homme seul recèle,
Pourrait faire de lui l'égal des immortels,
S'il savait se borner à tous les dons réels
Que prodigua pour lui la nature éternelle.

Mais il ferme les yeux au facile trésor
Que, maternellement, elle tend vers ses lèvres,
Son cœur est ravagé par d'effroyables fièvres,
Il se rue vers la gloire et la puissance et l'or.

Gustave Violet, sculpteur
Le Cri catalan, 28/10/1916

Mort à Prades du Philosophe Louis Prat



Nous avons appris avec regret la mort, survenue à Prades, le 31 mai 1942, où il s'était retiré depuis de longues années déjà, du philosophe Louis Prat, ancien professeur de philosophie au collège de Perpignan, professeur honoraire de l'Université, docteur es lettres et chevalier de la Légion d'honneur. Il était âgé de 81 ans.

Louis Prat, qui avait enseigné la philoso-

phie à des générations d'élèves, était la bonté même. Il était vénéré en Roussillon par tous ceux qui, grâce à lui, avaient élevé leur esprit. Sa personnalité avait largement dépassé les limites de la province. Disciple de Renouvier, outre les cours de philosophie qu'il avait écrits, il avait publié un livre intitulé *Derniers entretiens* qui était en quelque sorte le testament philosophique de Renouvier dont Louis Prat était le fils spirituel.

C'est une belle figure de sage qui disparaît. Louis Prat n'aura pas survécu longtemps à Bergson.

Nous présentons à tous ceux que ce deuil atteint, nos bien sincères condoléances.

L'Indépendant, 01/06/1942

Les élèves de Louis Prat face à la censure militaire

Au Collège classique de garçons de Perpignan, pendant la « Très grande guerre », les élèves de Louis Prat, rhétoriciens (premières), philosophes, matheux, qui furent mobilisables et mobilisés, firent face à la censure militaire instaurée pendant cette période.



Groupe de professeurs du Collège classique de garçons de Perpignan à la rentrée 1916 (ou 1917).



Louis Prat à sa chaire, le 1^{er} mai 1917, photographié par un élève de Math Élem, Jean Balat.

« La mission de l'homme raisonnable n'est pas, selon nous, de vivre de la guerre jusqu'au moment où il en meurt. C'est pourquoi à la religion de la toute puissance, nous opposons la religion de l'Harmonie. Elle est la religion des hommes libres et raisonnables, de ceux qui, ayant compris la vanité de porter une couronne, veulent être des démiurges, des ouvriers de beauté et de justice. L'harmonie, fille de la raison, est le lien des âmes. »

Louis Prat, *La religion de l'harmonie* (1922), p. 357.

Mobilisés

L'écrivain Claude Simon, ancien élève du Collège de Perpignan et Prix Nobel de littérature, dont le père, capitaine au 24^e RIC (Régiment d'Infanterie coloniale) fut tué le 27 août 1914, a décrit dans son roman *L'Acacia* (Les Editions de Minuit) le départ de ce régiment de Perpignan. Le 24^e fut, avec le 44^e, le 53^e et le 253^e, l'un des 4 régiments qui partirent de Perpignan pour le front en août 1914 :



« ... presque aussitôt, sans clairons ni clameurs leur arriva dessus quelque chose qui ne ressemblait ni à une charge ni à rien de ce qu'ils avaient pu apprendre dans les livres ou sur le terrain, que ce fût dans un fortin de pierressèches, sur les digues des rizières ou sous les remparts de quelque palais impérial, c'est-à-dire simplement un mur ou plutôt une muraille de feu qui avançait lentement, paisiblement en quelque sorte, mais inexorablement, avec seulement de brefs arrêts si elle rencontrait quelque obstacle, le temps de l'anéantir et de le digérer, puis

reprenait sa marche.

Parvenu le 22 août au village de Jamoigne-les-Belles, en Belgique, le régiment dans la seule journée du 24, onze officiers et cinq cent quarante-six hommes sur un effectif total de quarante-quatre officiers et trois mille hommes. Après s'être replié pendant les journées du 25 et du 26, il reçut l'ordre de se déployer à la lisière de la forêt de Jaulnay où, au cours du combat qu'il livra le 27 les pertes s'élevèrent à neuf officiers et cinq cent cinquante-deux hommes. Lorsque quatre semaines plus tard le corpulent général aux mous-

taches de jardinier¹ parvint à arrêter et même en certains endroits à faire reculer la muraille de feu... il ne restait pratiquement plus un seul, y compris le colonel lui-même, de ceux qui officiers ou hommes de troupe avaient par un étouffant après-midi d'août et sous les acclamations de la foule, traversé la ville où le régiment tenait garnison pour se rendre à la gare et embarquer dans le train qui devait les conduire vers la frontière, sortant de la citadelle, franchissant entre les quatre colosses de pierre la porte de la muraille construite par Charles Quint, suivant les étroites ruelles de la ville haute, passant devant les vieux hôtels de briques, la halle médiévale, les cafés aux terrasses fleuries d'hortensias en caisses, et décorés de femmes-iris, le balcon du cercle où les



Général Joseph Joffre

vieux messieurs arrachés pour un moment à leurs tables de bridge et à leurs rocking-chairs applaudissaient de leurs mains parcheminées, leurs faibles voix couvertes par les vivats aigus des cocottes décolletées penchées à leurs côtés, offrant, comme dans des corbeilles leurs seins éblouissants, leurs lèvres ouvertes sur les humides grottes roses de leurs bouches aux dents éblouissantes, et jetant des fleurs... »

Le « Credo » du soldat en 1915

Je crois en Joffre, le Père tout-puissant, chef des armées du ciel et de la terre, et en la « République Victorieuse », son but Unique, notre Mère qui a été conçue de la Révolution ; est née de la mort d'un Roi ; a souffert pour l'honneur en 1870 ; a été mutilée de l'Alsace, qui a été 44 ans ensevelie ; pour maintenir la paix, est descendue aux enfers.

Mais le jour de « La Revanche » est ressuscité d'entre les morts ; la « Victoire » plane aux cieux, assise à la droite de Joffre, le maître tout-puissant, d'où elle viendra juger les Germains et nous rendre les Alsaciens-Lorrains.

Je crois au Saint-Esprit de mes chefs, à la Victoire de mon pays, la communion des Alliés, la non Rémission des Teutons, la Résurrection de la France, à sa Gloire, à sa vie Éternelle...

¹ Il s'agit du général Joffre, lui aussi ancien élève du Collège de Perpignan, qui réussit à arrêter l'avance allemande sur la Marne.

Mobilisables

Textes censurés en 1917, écrits par des élèves de Louis Prat s'élevant contre la haine.

- *Le Cri catalan* du 27 janvier 1917 : article de Jean Balat, « L'école doit être neutre ». Entièrement censuré.

- *L'Étincelle* (Revue des jeunes) du 5 juillet 1917 : article d'Henri Leenhardt, « Miserere Nostrum ». Entièrement censuré.

- « L'œuvre de demain du 8 septembre 1917 » : article écrit par Jean Balat à la suite de l'ouvrage *Au-dessus de la mêlée* du Prix Nobel Romain Rolland avec qui Louis Prat avait mis ses élèves en relation. Partiellement censuré fin 1917.

- Deux lettres de Jean Balat : « À un instituteur laïque ». Partiellement censuré fin 1917 et « Notre allié d'hier, la justice sociale ». Entièrement censuré fin 1917.

- etc...

Jean Balat, ami fidèle de Louis Prat après avoir été son élève, devait, après sa mobilisation, intégrer HEC (École des Hautes Études Commerciales) et travailler quelque temps dans de grandes compagnies commerciales ibériques dont Rio Tinto et Penaroya, avant de reprendre jusqu'en 1973 un commerce familial de grossiste en alimentation à Perpignan. Membre précoce de la Ligue des droits de l'Homme, ami de Victor Dalbiez et Jean Payra, il fut membre du Conseil municipal de Perpignan de 1929 à 1935 avant de devenir adjoint aux finances de 1947 à 1959.

De 1955 à 1972, il participa activement aux caisses de Sécurité sociale du Languedoc-Roussillon.

(Texte entièrement censuré)

L'école doit être neutre

Aujourd'hui, toutes les forces humaines sont tournées vers un commun effort de haine ; les intellectuels dont s'honore l'humanité n'ont pas su résister au grand courant ; les événements les ont entraînés dans leurs flots dévastateurs ; les écrivains qui avaient prêché l'amour et la fraternité des hommes se sont effacés devant la grande catastrophe ; Maeterlinck, Verhaeren, Anatole France se sont jetés aveuglément dans la mêlée ; ils n'ont pas su la dominer ; dans les écoles, on a prêché la haine, la haine sacrée. Avant la guerre, on avait bien compris l'erreur :



l'école laïque, l'enseignement secondaire avaient soigneusement évité la haine de l'étranger et c'est pourquoi l'on avait essayé de cicatrifier la blessure de 70.

Tenez, permettez-moi de rappeler un souvenir personnel : quelques années avant la guerre, un de mes profes-

seurs m'avait donné comme devoir de français : « *L'odyssée d'un sabre* », très beau sujet comme vous le voyez. Et ce sabre était voué à la souveraine fantaisie de ma jeune imagination. Tout naturellement, je le jetai dans la guerre de 70, je racontai ses glorieux exploits ; puis, grandeur et décadence, à force de fendre des crânes et de tailler des membres, de fêler des cuirasses, ce sabre s'ébrécha et, mis hors d'usage, son propriétaire l'abandonna sur un champ de bataille.

Quelques années plus tard, le soc d'une charrue déterra ce sabre tout rouillé et pieusement, le pacifique laboureur le ramassa et le porta chez lui.

Si j'avais été philosophe, si mon esprit avait aimé heurter les circonstances contraires, si j'avais aimé l'ironie et si j'avais compris la grande place qu'elle occupe dans les choses humaines, j'aurais employé mon sabre à quelque rustique besogne. Le paysan l'aurait pris pour faucher sa luzerne et ainsi, il aurait paisiblement achevé une honnête existence de sabre.

Mais, non, je ne pus résister au plaisir d'une belle et patriotique tirade (j'étais bien excusable après tout) et je ne sais par quel astucieux artifice, je ramenai mon sabre au Creusot. Et là, fondu et transformé, il devenait un nouveau sabre tout flambant neuf. Autour de lui, les ouvriers se groupaient, admirant leur ouvrage et c'est là que je commis ma belle phrase et je parlai de revanche, de gloire militaire, que sais-je encore ?

J'étais fier de mon œuvre et c'est avec

anxiété que j'attendais le jugement du professeur ; ma patriotique exaltation serait-elle récompensée ? Hélas, elle ne le fut pas. Mais elle me valut la plus belle leçon d'humanité que j'eus jamais entendue. Mon professeur me montra tout ce qu'il y avait de factice, de néfaste, de dangereux dans cette idée belliqueuse de revanche et de haine. Je compris ce jour-là la laideur de la guerre, tout ce que les glorieux exploits militaires ont d'horrible et de décevant et c'est de ce jour que je me mis à haïr la guerre.

Mon professeur a peut-être changé d'idée aujourd'hui comme tous en ont changé. Mais moi pas ! J'ai reçu la leçon. Je l'ai comprise et apprise : je ne l'oublierai pas. Et c'est pourquoi je suis écœuré lorsque j'entends ces leçons de haine que l'on donne aujourd'hui. Aujourd'hui, on répand à grands flots le poison dans les cerveaux des enfants ; on veut leur faire haïr éternellement nos ennemis ; on veut ainsi prolonger dans l'esprit des hommes une situation passagère amenée par des divergences économiques d'un moment ; on veut nous faire haïr une race et un peuple et aujourd'hui l'horrible besogne est accomplie et chaque jeune Français sait qu'il doit haïr, il croit qu'il a là-bas, derrière le Rhin un ennemi qui veut dévaster son village et martyriser ses frères et lui-même. Hélas, alors qu'il n'a là-bas qu'un frère lointain qui souffre comme lui et qui le hait aussi parce qu'on lui a appris la haine.

En France, on dit aux enfants : les Allemands veulent être les maîtres,

ils veulent des esclaves et ces esclaves, ce sera vous. Nietzsche l'a dit et Hegel le veut. Allons donc, Nietzsche et Hegel ne sont pas l'Allemagne. Il y a une autre Allemagne qui n'est pas celle de Nietzsche et de Hegel. Cette Allemagne-là ne veut pas autre chose que cette France-ci ; cette Allemagne veut vivre libre comme les Français le veulent ; ils veulent gagner leur pain par leur travail ; ils veulent vivre en paix une existence aisée ; ils veulent élever leurs enfants ; ils se soucient peu des bassins miniers de la Belgique, de Briey et des colonies françaises. Tout cela n'est pas mal pour eux. Comme en France, ils luttent pour des motifs qu'ils ignorent, ne connaissent pas ou connaissent mal...

De grâce, ne faites pas haïr cette Allemagne. L'école doit être neutre !

Jean Balat



L'ÉTINCELLE

REVUE DES JEUNES

La *Revue* rendra compte de toutes les revues, ouvrages, publications qui lui seront adressés.

Adresser copie, communications, avis divers, publicité, au Bureau du Journal :
5, Rue de la Basse — PERPIGNAN

ABONNEMENTS : Un an, 3 fr. — Six mois, 1 fr. 50. — Trois mois, 1 fr.

À NOS LECTEURS

Les vacances approchent. Dès à présent, l'Étincelle tient à remercier ses lecteurs de la constante faveur qu'ils lui ont marquée au cours de cette année, et promet de rendre plus agréables encore, par ses prochains numéros, les villégiatures au bord de la mer ou dans nos belles montagnes.

N. d. l. R.

J'ai assisté ces jours-ci à une conférence illustrée de projections très intéressantes de photographies du front. Le conférencier, M. Léger, donna quelques commentaires de ses vues ; sans nous attarder aux détails d'une conférence, nous présenterons quelques réflexions sur les idées qu'émet cet orateur charmant, au cours de ses tournées.

L'émouvant et courageux article que publiait à cette place notre directeur Henry Leenhardt a été entièrement supprimé par la censure.

Cet article supprimé par la censure avait été conservé par ses rédacteurs (Jean Balat et Henry Leenhardt) et Jean Balat devait le confier à sa fille Claire. Il aurait été heureux de sa parution dans ce livret.

MISERERE NOSTRUM

La façon dont on vous présente les conséquences immédiates et naturelles de la guerre est en vérité très singulière et je ne parle pas seulement de nos feuilles d'information, mais en même temps de tous ceux qui ont cru nécessaire ou utile de baver leur haine, et toujours faussement, car la haine est injuste.

C'est ainsi qu'un conférencier montre, dans une première partie de son entretien, des clochers détruits, des villes soumises à un bombardement si intense qu'il ne reste pierre sur pierre qui n'ait été renversée, effritée, éclatée... les pans de murs tombent béants... les églises sont dévastées... tout est désert, triste spectacle que tous ont présent à la mémoire ; et comme commentaire : « Voilà ce que sont devenues nos villes, voilà ce que les vandales ont fait. Voilà, voilà, voyez, voici encore un champ de bataille, voilà ce que font leurs canons !... » Et une haine coupable, pour si légitime qu'on la veuille, siffle entre ses dents serrées.

Puis dans une seconde partie de son discours, en nous montrant des villages, ou plutôt des monceaux de ruines, après avoir fait passer devant nos yeux des canons français et des obus français, le même conférencier nous dit avec un sourire satisfait : « Et voyez donc la puissance de nos canons.

Voyez ce que donne un « marmitage » ; les toits sont des toiles d'araignées : nos obus... nos canons... »

L'écran présente une crevasse, en perspective ; dans cette crevasse, des cadavres entrelacés : des morts dont la tête have fait peur, dont l'état lamentable ne laisse que supposer des hommes... Un frisson saisit l'auditoire ; on va crier au scandale, « horror, horror ! oui, c'est vrai, ils en font trop... » lorsque, avec une joie plaisante, le conférencier s'écrie : « Vue d'une tranchée allemande après un seul obus français de 370 ».

Non, non, en vérité je ne sais pas ce qu'il a voulu montrer, mais si son but était de nous prouver l'horreur d'une guerre, l'impossibilité d'une guerre, il l'a atteint.

Il aura beau crier :

« Seigneur vous qui voyez leurs âmes jusqu'au fond,

Ne leur pardonnez pas, ils savent ce qu'ils font. »,

il ne nous fera pas croire que c'est autre chose que la guerre, qui est horrible, qui est atroce. Dans une guerre, il faut en venir à ceci, que *tout est permis*, par ce simple fait que c'est une guerre ; mais ce qui est à jamais défendu, mais ce qui était à jamais défendu, *c'est la guerre*.

J'ai dit l'impossibilité d'une guerre, c'est que, pour ma part, je prétends que fort

rare sont ceux qui croient à la guerre. Tel croit, — oh ! ma commisération et ma sympathie lui sont acquises entières et sans réserve ! — à la mort de son fils, telle croit à la mort de son époux, tel ou telle à la mort de leur frère, — oh ! sans doute ! mais qui croit à la guerre ? qui saisit le chiffre effroyable de vies perdues, et la vie est une chose qu'on ne saurait remplacer. On y pense, on dit des nombres, mais on ne les comprend pas, et c'est pour cela qu'on peut encore y penser. — Non, jamais une guerre n'aurait dû avoir lieu, jamais. Aucun mal ne pouvait être pire, ce n'est pas à ce prix

qu'on achète une chose quelle qu'elle soit. Ô combien jamais, on ne verra d'assez près l'abîme d'horreur et de douleur ; et de ténèbres et de mort, qu'est une guerre. Et qui peut encore prêcher la haine et la vengeance ? Non, assez ; c'est suffisant ; ne nous en préparez pas une autre. — Il faut subir celle-ci, mais de grâce assez : Pitié ! Nous savons ce que c'est. Le vin est tiré, il faut le boire ; mais qu'on ne nous rompe pas la tête de sophismes et de fanfaronnades stupides : la guerre est une chose hideuse, dans tout le sens du mot. La guerre, c'est l'homme revenu au premier degré de son évolution, c'est l'homme devenu animal.

Haine de la haine : *Miserere nostrum !*

Perpignan, 24 juin 1917.

HENRY LEENHARDT



Fusils factices pour l'instruction militaire des écoliers français préparant la revanche
Musée de l'École - DDEN - Perpignan

L'ave du soldat en 1915

Je vous salue, dame de France, pleine de grâces ; le pays est avec vous ; vous êtes bénie par toutes les mères, et votre dévouement, fruit de votre cœur, est béni.

Sainte Dame Française, mère du soldat, sauvez mes frères d'armes blessés au combat, maintenant comme hier, ils chériront votre mémoire, jusqu'à l'heure de la mort. Ainsi soit-il.

¹ Henri Leenhardt, codirecteur de *L'Étincelle*, revue des jeunes diffusée jusque dans les kiosques de la ville, était un brillant élève de Rhétorique (Première). Il était le fils du pasteur de l'Église Réformée et devait à son tour devenir plus tard pasteur et doyen de la Faculté de théologie protestante de Montpellier, après avoir été chercheur en biologie à la Faculté des Sciences de Paris et au Museum national d'Histoire naturelle.

Les “ Hussards noirs ” de la République

On ne peut pas ranger Louis Prat dans les rangs des “Hussards noirs” de la République, ces jeunes instituteurs issus des Écoles Normales de 1879. Prat enseigna en effet en collège et lycée mais, comme les “Hussards noirs”, il eut une grande influence sur ses élèves qui le respectaient profondément. Aussi cette évocation de ses “jeunes maîtres” par Charles Péguy peut-elle être lue comme un hommage indirect à l’enseignant passionné que fut Louis Prat.

Nos jeunes maîtres étaient beaux comme des hussards noirs. Sveltes ; sévères ; sanglés. Sérieux et un peu tremblants de leur précocité, de leur soudaine omnipotence. Un long pantalon noir, mais, je pense, avec un liséré violet. Le violet n’est pas seulement la couleur des évêques, il est aussi la couleur de l’enseignement primaire. Un gilet noir. Une longue redingote noire, bien droite, bien tombante, mais deux croisements de palmes violettes aux revers. Une casquette plate, noire, mais un croisement de palmes violettes au-dessus du front.

Cet uniforme civil était une sorte d’uniforme militaire, encore plus sévère, encore plus militaire étant un uniforme civique. Quelque chose, je pense comme le fameux cadre noir de Saumur. Rien n’est beau comme un bel uniforme noir parmi les uniformes militaires. C’est la ligne elle-même. Et la sévérité. Porté par ces gamins qui étaient vraiment les enfants de la République. Par ces jeunes hussards de la République. Par ces nourrissons de la République. Par ces hussards noirs de la sévérité. Je crois avoir dit qu’ils étaient très vieux. Ils avaient au moins quinze ans. Toutes les semaines, il en remontait un de l’École Normale vers l’École Annexe ; et c’était toujours un nouveau ; et ainsi, cette École Normale

semblait un régiment inépuisable. Elle était comme un immense dépôt gouvernemental, de jeunesse et de civisme. Le gouvernement de la République était chargé de nous fournir tant de jeunesse et tant d’enseignement. L’État était chargé de nous fournir tant de sérieux. Cette École Normale faisait un réservoir inépuisable...

Charles Péguy



À droite, Charles Péguy

Heureux ceux qui sont morts...

*Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.*

*Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.*

*Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles.
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur être et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.*

*Car elles sont l'image et le commencement
Et le corps et l'essai de la maison de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet embrassement
Dans l'étreinte d'honneur et le terrestre aveu.*

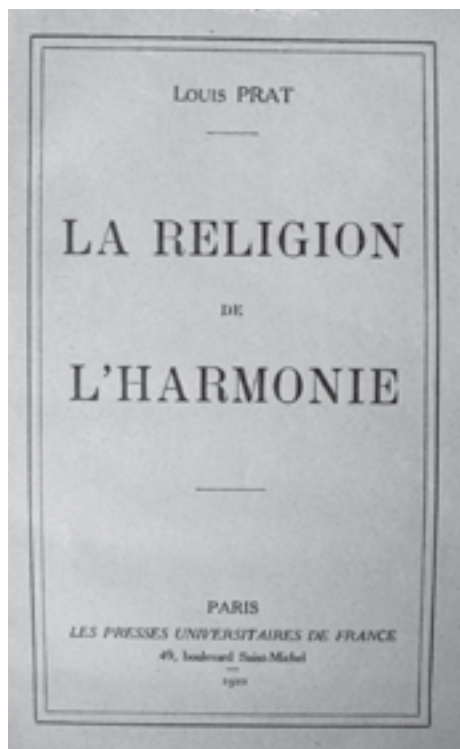
*Car cet aveu d'honneur est le commencement
Et le premier essai d'un éternel aveu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet écrasement,
Dans l'accomplissement de ce terrestre vœu.*

*Car ce vœu de la terre est le commencement
Et le premier essai d'une fidélité.
Heureux ceux qui sont morts dans ce couronnement
Et cette obéissance et cette humilité.*

*Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés. [...]*

Charles Péguy, Eve, 1913

Charles Péguy meurt au front le 5 septembre 1914



Trois ouvrages de Louis Prat parus après la guerre de 1914-18 (entre 1927 et 1930) dont la présentation typographique en chapitres très brefs semble reprendre les procédés d'enseignement et le rayonnement du maître auprès de ses grands élèves.

AMICALE DES ANCIENS D'ARAGO
Lycée Arago, Avenue Paul Doumer,
66000 Perpignan
www.anciensdarago.com

Directeur de la publication : Robert Blanch
Rédacteurs : Bernard Rieu et Jacques Saquer
Chef de projet : Yvan Bassou
Dépôt légal : août 2014
Tirage : 800 exemplaires - Diffusion gratuite
Imprimerie St André, Saint-Estève

Les promotions de AAA

Chaque année, l'Amicale des Anciens d'Arago, en partenariat avec l'administration du lycée Arago, baptise, de façon républicaine, les élèves de seconde entrant au lycée.

•.....▶
2003 :
Joseph JOFFRE



◀.....●
2004 :
Joan Pau GINÉ



◀.....●
2005 :
PUIG-AUBERT «Pipette»



●.....▶
2006 :
Claude SIMON



●.....▶
2007 :
Arthur CONTE



◀.....●
2008 :
François ARAGO



◀.....●
2010 :
Marcel DURLIAT



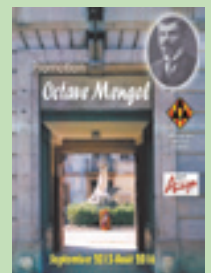
●.....▶
2009 :
Christian d'ORIOLA



●.....▶
2011 :
SARDA GARRIGA



2012 :
Jordi Pere CERDA



2013 :
Octave MENGEL